

## III.

La comtesse de Guercy ne connaissait guère de l'amour que ce qu'elle en avait appris dans les livres. Sa vie s'était écoulee tout en dehors des passions; pourtant, comme la plupart des femmes dont le cœur est toujours resté sage, elle avait dans la tête certaines idées romanesques. L'aveu qui venait d'échapper à son fils la jeta d'abord dans une extrême surprise; elle en eut peut-être quelque chagrin, mais surmontant bientôt cette première impression, elle dit avec sa sérénité habituelle :

—Vous savez, Albert, que je ne considère pas le mariage comme une affaire de convenance et de calcul; c'est surtout parce que miss Diana est belle, toute charmante, et qu'il me semblait que vous pourriez l'aimer que j'avais songé à cette union: je me suis trompée; je me suis trompée de toutes façons peut-être; car, voyez-vous, je ne sais pas non plus si Diana vous aime.... J'ai cru cela parce que je le désirais; je l'ai dit trop légèrement, sans doute, et j'espère maintenant qu'il n'en est rien,

—Je l'espère aussi, murmura le comte.

—Vous m'aviez donc caché quelque chose, Albert? reprit la vieille dame d'un air de reproche affectueux; cela est cause que j'ai eu des idées qui heureusement ne sont pas allées trop loin. À présent vous allez tout me dire...

—Pas encore, ma mère; pas encore, je vous en supplie, s'écria-t-il en baissant la tête; laissez-moi me reconnaître; je ne sais; peut-être tout ceci n'aboutira-t-il qu'à une déception cruelle. Alors je serai bien à plaindre. Vous ne pouvez pas me comprendre, ma bonne mère et vous trouvez que je suis un pauvre fou n'est-ce pas?

—Non, certainement; la tête et le cœur sont bons chez vous, répondit-elle inquiète. Je suis sûre que vous ne vous tromperez pas entièrement dans la circonstance la plus importante de votre vie, et que le choix que vous avez fait est digne de vous. Mais, en vérité, je ne devine rien, je ne conçois rien, si ce n'est que nous allons repartir.

—Au contraire, nous restons. Oui, si vous le voulez, ma mère, nous passerons encore ici quelque temps; c'est ici que mon avenir se décidera.

Le même jour la comtesse dit à sa nièce: — J'ai comme un remords de vous garder ici, ma chère Diana; vous passeriez plus agréablement l'été à Paris ou à Londres.

—Oh! certainement, ma chère tante! dit étourdiment la petite fille, pour passer l'été chez ma bonne sœur lady Rosa Nevil.

—Eh bien, je vous y ramènerai comme

c'était d'abord notre projet, et cet automne vous viendrez nous retrouver ici. Alors....

—Eh bien, alors, ma tante! demanda miss Diana avec une certaine émotion.

—Alors, lui répondit la comtesse en la barrant au front, votre cousin sera peut-être marié, et nous irons tous ensemble passer l'hiver en Italie.

Le beau visage de miss Diana se couvrit d'une subite pâleur; elle leva les yeux sur sa tante avec une expression indicible d'étonnement, de reproche, de colère violente et contenue; mais bientôt l'orgueil blessé domina tous les autres sentiments; sa physionomie reprit l'air calme et contraint qui lui était habituel, et elle dit d'un accent bref et décidé au fond duquel il y avait pourtant encore quelque émotion:

—Mon cousin se marie, j'en suis contente. C'est une raison pour que je désire ne pas vous quitter; permettez-moi de rester près de vous, ma tante.

—Je le veux bien, mon enfant, répondit-elle avec joie; car, dans son inexpérience des passions, elle se figura que Diana venait de prendre subitement son parti et d'étouffer au fond de son cœur tout ce qu'il y avait de préférence et peut-être d'inclination pour Albert.

—Et ce mariage se fera bientôt? reprit la jeune fille.

—Qui sait! ma chère Diana, ne parlez de rien à Albert; les choses ne sont pas assez avancées pour qu'il en soit question entre vous; il faut avoir l'air de tout ignorer.

—Oui, ma tante, j'attendrai qu'il m'annonce officiellement son mariage, répondit-elle avec un sourire amer.

Le comte entra en ce moment. Miss Diana redevint pâle; mais elle parvint à dissimuler tout ce qu'elle éprouvait de ressentiment, de sourde jalousie, et Albert lui-même ne s'en douta pas. Elle fit le tour de la chambre, noua lentement les rubans de son chapeau de paille, sourit en passant devant le miroir grand comme la main qui ornait la cheminée, et sortit avec son air de reine; mais toute cette fierté tomba quand elle fut seule au fond de l'enclos planté de pommiers que l'hôtesse de l'*Aimable Folie* appelait son jardin; là elle s'assit et elle pleura à l'abri de tous les regards.

Jusqu'à ce moment, elle n'avait pas été bien sûre d'aimer Albert, précisément peut-être parce qu'elle croyait en être aimée; mais la jalousie avait tout-à-coup aiguillonné son cœur, et elle voyait avec un dépit mortel combien elle s'était abusée. Une âpre curiosité lui faisait désirer de connaître celle que le comte avait préférée, et elle se disait avec un amer sentiment d'orgueil que cette femme devait être bien belle et bien